

(eux aussi)

ils ont écrit sur l'école alsacienne

andré gide, p. 3

henry de monfreid, p. 12

jacques isorni, p. 20



© Éditions Gallimard pour l'extrait de *Si le grain ne meurt* d'André Gide.

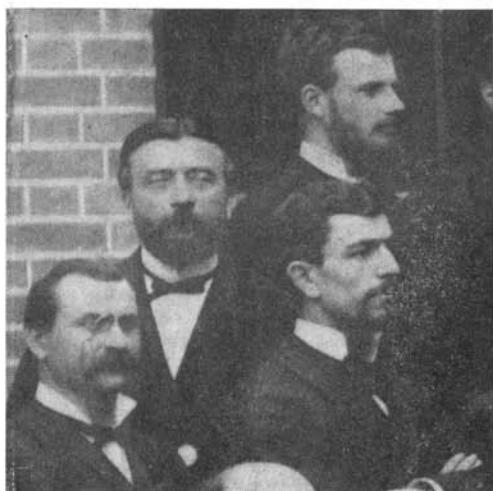
© Éditions Grasset, 1961, pour l'extrait de *L'Abandon* d'Henry de Monfreid.

© Éditions Flammarion, 1966, pour l'extrait de *Quand j'avais l'âge de raison* de Jacques Isorni.

André GIDE

**SI
LE GRAIN
NE
MEURT**

GALLIMARD
1924



*A gauche le premier maître
de Gide, M. Vedel.*

*A sa gauche, son collègue
M. Grisier.*

1. LE « NOUVEAU ».

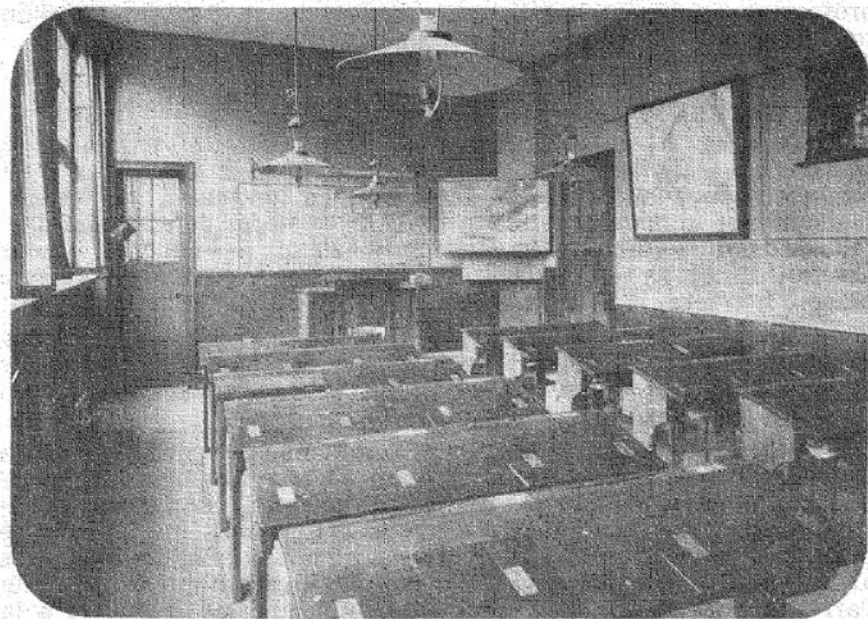
Mes parents m'avaient fait entrer à l'Ecole alsacienne. J'avais huit ans. Je n'étais pas entré dans la dixième classe, celle des plus petits bambins, à qui M. Grisier inculquait les rudiments ; mais aussitôt dans la suivante, celle de M. Vedel, un brave Méridional tout rond, avec une mèche de cheveux noirs qui se cabrait en avant du front et dont le subit romantisme jurait étrangement avec l'anodine placidité du reste de sa personne. Quelques semaines ou quelques jours avant ce que je vais raconter, mon père m'avait accompagné pour me présenter au directeur. Comme les classes avaient déjà repris et que j'étais retardataire, les élèves, dans la cour, rangés pour nous laisser passer, chuchotaient : « Oh ! un nouveau ! un nouveau ! » et, très ému, je me pressais contre mon père. Puis j'avais pris place auprès des autres, de ces autres que je devais bientôt perdre de vue pour les raisons que j'aurai à dire ensuite. — Or ce jour-là, M. Vedel enseignait aux élèves qu'il y a parfois dans les langues plusieurs mots qui, indifféremment, peuvent désigner un même objet, et qu'on les nomme alors des synonymes. C'est ainsi, donnait-il en exemple, que le mot « coudrier » et le mot « noisetier » désignent à la fois le même arbuste. Et faisant alterner suivant l'usage, et pour animer la leçon, l'interrogation et l'enseignement, M. Vedel pria l'élève Gide de répéter ce qu'il venait de dire...

Je ne répondis pas. Je ne savais pas répondre. Mais M. Vedel était bon : il répéta sa définition avec la patience des vrais maîtres, proposa de nouveau le même exemple ; mais quand il me demanda de nouveau de redire après lui le mot synonyme de « coudrier », de

nouveau je demeurai coi. Alors il se fâcha quelque peu, pour la forme, et me pria d'aller dans la cour répéter vingt fois de suite que « coudrier » est synonyme de « noisetier », puis de revenir le lui dire.

Ma stupidité avait mis en joie toute la classe. Si j'avais voulu me tailler un succès, il m'eût été facile, au retour de ma pénitence, lorsque M. Vedel, m'ayant rappelé, me demanda pour la troisième fois le synonyme de « coudrier », de répondre « chou-fleur » ou « citrouille ». Mais non, je ne cherchais pas le succès et il me déplaisait de prêter à rire ; simplement j'étais stupide. Peut-être bien aussi que je m'étais mis dans la tête de ne pas céder ? — Non, pas même cela : en vérité, je crois que je ne comprenais pas ce que l'on me voulait, ce que l'on attendait de moi.

Les pensums n'étant pas de règle à l'Ecole, M. Vedel dut se contenter de m'infliger un « zéro de conduite ». La sanction, pour rester morale, n'en était pas moins rigoureuse. Mais cela ne m'affectait guère. Toutes les semaines j'obtenais mon zéro de « tenue, conduite », ou d'« ordre, propreté » ; parfois les deux. C'était couru. Inutile d'ajouter que j'étais un des derniers de la classe. Je le répète : je dormais encore ; j'étais pareil à ce qui n'est pas encore né.



La classe de cinquième de l'Ecole alsacienne en 1883-84, l'année même où André Gide s'y trouvait comme élève. On peut lire au tableau un texte de rédaction : « Lettre à un camarade habitant la campagne pour l'inviter à passer quelques jours à la ville à l'occasion des vacances de Pentecôte ».

2. LA TORTUE de M. BREUNIG

Tous les mardis, de 2 à 5, l'Ecole alsacienne emmenait promener les élèves (ceux des basses classes du moins) sous la surveillance d'un professeur, qui nous faisait visiter la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, le Panthéon, le Musée des Arts et Métiers — où, dans une petite salle obscure, se trouvait un petit miroir sur lequel, par un ingénieux jeu de glaces, venait se refléter, en petit, tout ce qui se passait dans la rue ; cela faisait un tableautin des plus plaisants avec des personnages animés, à l'échelle de ceux de Teniers, qui s'agitaient ; tout le reste du musée distillait un ennui morne ; — les Invalides, le Louvre, et un extraordinaire endroit, situé tout contre le parc de Montsouris, qui s'appelait le *Géorama Universel* : c'était un misérable jardin, que le propriétaire, un grand lascar vêtu d'alpaga, avait aménagé en carte de géographie. Les montagnes y étaient figurées par des rocailles ; les lacs, bien que cimentés, étaient à sec ; dans le bassin de la Méditerranée naviguaient quelques poissons rouges comme pour accuser l'exiguïté de la botte italienne. Le professeur nous invitait à lui désigner les Karpathes, cependant que le lascar, une longue baguette à la main, soulignait les frontières, nommait des villes, dénonçait un tas d'ingéniosités indistinctes et saugrenues, exaltait son œuvre, insistant sur le temps qu'il avait fallu pour la mener à bien ; et, comme alors le professeur, au départ, le félicitait sur sa patience, il répliquait, d'un ton doctoral :

— La patience n'est rien sans l'idée.

Je suis curieux de savoir si tout cela existe encore ?

Parfois M. Breunig lui-même, le sous-directeur, se joignait à nous, doublant M. Vedel, qui s'effaçait alors avec déférence. C'est au Jardin des Plantes que M. Breunig nous conduisait inmanquablement ; et inmanquablement, dans les sombres galeries des animaux empaillés (le nouveau Muséum n'existait pas encore), il nous arrêta devant la tortue luth qui, sous vitrine à part, occupait une place d'honneur, il nous groupait en cercle autour d'elle et disait :

— Eh bien ! mes enfants. Voyons ! Combien a-t-elle de dents, la tortue ? (Il faut dire que la tortue, avec une expression naturelle et comme criante de vie, gardait, empaillée, la gueule entrouverte). Comptez bien. Prenez votre temps. Y êtes-vous ?

Mais on ne pouvait plus nous la faire ; nous la connaissions, sa tortue. N'empêche que, tout en pouffant, nous faisons mine de chercher ; on se bousculait un peu pour mieux voir. Dubled s'obstinait à ne distinguer que deux dents, mais c'était un farceur. Le grand Wenz, les yeux fixés sur la bête, comptait à haute voix sans arrêter, et ce n'est que lorsqu'il dépassait soixante que M. Breunig l'arrêtait avec ce bon rire spécial de celui qui sait se mettre à la portée des enfants, et, citant La Fontaine :

— « Vous n'en approchez point ». Plus vous en trouvez, plus vous êtes loin du compte. Il vaut mieux que je vous arrête. Je vais beaucoup vous étonner. Ce que vous prenez pour des dents ne sont

que des petites protubérances cartilagineuses. La tortue n'a pas de dents du tout. La tortue est comme les oiseaux ; elle a un bec.

Alors tous nous faisions : — Oooh ! par bienséance.

3. LA LEÇON DE RECITATION

Les parents d'André Gide ont quitté Paris pour le Midi. Voici l'enfant élève au Lycée de Montpellier.

Le régime de l'Ecole alsacienne amendait celui du lycée ; mais ces améliorations, pour sages qu'elles fussent, tournaient à mon désavantage. Ainsi l'on m'avait appris à réciter à peu près décemment les vers, ce à quoi déjà m'invitait un goût naturel ; tandis qu'au lycée (du moins celui de Montpellier) l'usage était de réciter indifféremment vers ou prose d'une voix blanche, le plus vite possible et sur un ton qui enlevât au texte, je ne dis pas seulement tout attrait, mais tout sens même, de sorte que plus rien n'en demeurerait qui motivât le mal qu'on s'était donné pour l'apprendre. Rien n'était plus affreux, ni plus baroque ; on avait beau connaître le texte, on n'en reconnaissait plus rien ; on doutait si l'on entendait du français. Quand mon tour vint de réciter (je voudrais me rappeler quoi), je sentis aussitôt que, malgré le meilleur vouloir, je ne pourrais me plier à leur mode, et qu'elle me répugnait trop. Je récitai donc comme j'eusse récité chez nous.

Au premier vers ce fut de la stupeur, cette sorte de stupeur que soulèvent les vrais scandales ; puis elle fit place à un immense rire général. D'un bout à l'autre des gradins, du haut en bas de la salle, on se tordait ; chaque élève riait comme il n'est pas souvent donné de rire en classe ; on ne se moquait même plus ; l'hilarité était irrésistible au point que M. Nadaud lui-même y cédait ; du moins souriait-il, et les rires alors, s'autorisant de ce sourire, ne se retinrent plus. Le sourire du professeur était ma condamnation assurée ; je ne sais pas où je pus trouver la constance de poursuivre jusqu'au bout du morceau que, Dieu merci, je possédais bien. Alors à mon étonnement et à l'ahurissement de la classe, on entendit la voix très calme, auguste même, de M. Nadaud, qui criait encore après que les rires enfin s'étaient tus.

— Gide, dix. (C'était la note la plus haute). Cela vous fait rire, Messieurs ; eh bien ! permettez-moi de vous le dire : c'est comme cela que vous devriez tous réciter.

4. PIERRE LOUYS

Voici les Gide de nouveau à Paris et André, élève de rhétorique (première) à l'Ecole alsacienne.

Pierre Louis ¹ était mieux qu'un brillant élève ; une sorte de génie l'habitait et ce qu'il faisait de mieux c'était avec le plus de

(1) Qui signera plus tard Pierre Louys. (Note de l'éditeur).

grâce. A chaque nouveau concours de français, la place de premier lui revenait sans conteste ; il précédait de loin les suivants. Dietz, notre professeur, annonçait d'une voix amusée, ce que déjà si souvent avaient annoncé les professeurs des autres classes : « Premier, Louis ». Personne n'osait lui disputer cette place ; personne même n'y songeait ; moi pas plus que les autres, assurément — habitué depuis nombre d'années à travailler seul, nerveux et beaucoup moins stimulé que gêné par la présence de vingt-cinq camarades. Et tout à coup, sans que j'eusse, me semblait-il, particulièrement mérité, à cette composition-là :

— Premier, Gide, commença Dietz, qui donnait le résultat du classement.



En rhétorique à l'Ecole alsacienne : à gauche, debout : André Gide ; assis devant lui : Pierre Louys. A côté de Gide, Frédéric Breunig ; à côté de Louys, Théodore Beck. Assis à droite, le professeur de français, M. Dietz.

Il dit cela de sa voix la plus haute, comme on jette un défi, avec accompagnement d'un gros coup de poing sur le pupitre de la chaire, et, circulairement, par-dessus ses lunettes, un sourire amusé qui débordait. Dietz était devant sa classe comme un organiste devant son clavier ; ce maestro tirait de nous, à son gré, les sons les plus inattendus, les moins espérés par nous-mêmes. Parfois on eût dit qu'il s'en divertissait un peu trop, comme il advient aux virtuoses. Mais que ses cours étaient amusants ! J'en sortais surnourri, gonflé. Et combien j'aimais sa voix chaude ! et cette affectation d'indolence qui le couchait à demi dans le fauteuil de sa chaire, de travers, une jambe passée sur un bras du fauteuil, le genou à hauteur du nez...

— Premier, Gide !

Je sentis se diriger vers moi tous les regards. Je fis, pour ne pas rougir, un effort énorme, qui me fit rougir davantage ; la tête me tournait ; mais je n'étais point tant satisfait de ma place, que consterné à l'idée de mécontenter Pierre Louis. Comment prendrait-il cet affront ? S'il allait me haïr ! En classe je n'avais d'yeux que pour lui ; il ne s'en doutait pas, assurément ; jusqu'à ce jour je n'avais pas échangé avec lui vingt paroles ; il était très exubérant, mais j'étais déplorablement timide, perclus de réticences, paralysé de scrupules. Pourtant, ces temps derniers, j'avais pris une résolution : j'irais à lui ; je lui dirais : « Louis, il faut à présent que nous causions. Si quelqu'un peut te comprendre ici, c'est moi... ». Oui, vraiment, je me sentais à la veille de lui parler. Et tout à coup, la catastrophe :

— Second, Louis.

Et de loin, de plus loin que jamais, me disais-je, je le regardais qui appointait un crayon, avec l'air de ne rien entendre, mais un peu crispé, un peu pâle, me semblait-il. Je le regardais entre mes doigts, ayant mis ma main devant mes yeux, quand je m'étais senti rougir.

À la récréation qui suivit, je m'en allai, selon ma coutume, dans un couloir vitré qui menait à la cour où jouaient bruyamment les autres ; là j'étais seul ; là, préservé. Je sortis de ma poche le *Buch der Lieder* et commençai de relire :

*Das Meer hat seine Perlen ;
Der Himmel hat seine Sterne*

consolant avec son amour mon cœur en peine d'amitié,

*Aber mein Herz, mein Herz,
Mein Herz hat seine Liebe.*

Des pas derrière moi. Je me retourne. C'était Pierre Louis. Il portait une veste à petits carreaux noirs et blancs, aux manches trop courtes ; un col déchiré, car il était batailleur ; une cravate flottante... Je le revois si bien ! un peu dégingandé, comme un enfant grandi trop vite, flexible, délicat ; le désordre de ses cheveux cachait à demi son beau front. Il était contre moi avant que j'aie eu le temps de me ressaisir, et tout de suite :

— Qu'est-ce que tu lis là ? me dit-il.

Incapable de parler, je lui tendis mon livre. Il feuilleta le *Buch der Lieder* un instant :

— Tu aimes donc les vers ? reprit-il avec un ton de voix, un sourire que je ne lui connaissais pas encore.

Alors quoi ! ce n'était pas en ennemi qu'il venait. Mon cœur fondait.

— Oui, je connais ceux-là, continua-t-il en me rendant le petit livre. Mais, en allemand, je préfère ceux de Goethe.

Craintivement, je hasardai :

— Je sais que tu en fais.

Récemment on s'était passé de main en main, dans la classe, un poème burlesque que Louis avait remis à Dietz en guise de pen-sum, pour avoir « grogné » pendant la classe.

— Monsieur Pierre Louis, vous me ferez pour lundi prochain trente vers sur le grognement, avait dit Dietz.

J'avais appris par cœur la pièce (je crois que je la sais encore) ; elle était d'un écolier sans doute, mais prodigieusement bien venue. Je commençai de la lui réciter. Il m'interrompit en riant.

— Oh ! ceux-là ne sont pas sérieux. Si tu veux, je t'en montrerai d'autres ; des vrais.

Il était d'une juvénilité exquise ; une sorte de bouillonnement intérieur secouait, on eût dit, le couvercle de sa réserve, dans une sorte de bégaiement passionné qui me paraissait le plus plaisant du monde.

La cloche sonna, qui mit fin à la récréation et, partant, à notre causerie. J'avais mon suffisant de joie pour ce jour. Mais les jours suivants il y eut un retombement. Que s'était-il passé ? Louis ne m'adressait plus la parole ; il semblait qu'il m'eût oublié. C'est, je crois, que par une craintive pudeur, pareille à celle des amoureux, il voulait dérober aux autres le secret de notre naissante amitié. Mais je ne le comprenais pas ainsi ; je jalousais Glatron, Gouvy, Brocchi, ceux avec qui je le voyais parler ; j'hésitais à m'approcher de leur groupe ; ce qui me retenait n'était point tant la timidité que l'orgueil ; je répugnais à me mêler aux autres, et n'admettais point que Louis m'assimilât à eux, J'épiais l'occasion de le rencontrer seul ; elle s'offrit bientôt.

J'ai dit que Louis était querelleur ; comme il était plus bouillant que robuste, il avait souvent le dessous. Ces empoignades entre copains de l'Ecole alsacienne n'étaient pas bien féroces ; elles ne rappelaient en rien les brimades du lycée de Montpellier. Mais Louis était taquin ; il provoquait ; et, dès qu'on le touchait, se débattait en forcené ; ce dont ses vêtements avaient parfois beaucoup à souffrir. Ce jour-là, il y laissa sa casquette, qui s'en alla voler au loin, qui retomba de mon côté, dont subrepticement je m'emparai, et que je cachai sous ma veste, avec le propos, qui déjà

me faisait battre le cœur, de la rapporter chez lui tout à l'heure. (Il habitait presque à côté).

« Certes, il sera touché de cette attention, me disais-je ; il me dira sans doute : « Mais entre donc ». Je refuserai d'abord. Et puis j'entrerai tout de même. Nous causerons. Peut-être qu'il me lira de ses vers... ».

Tout ceci se passait après la classe. Je laissai les autres s'éloigner et sortis le dernier. Devant moi, Louis marchait sans se retourner ; et, sitôt dans la rue, il pressa son allure ; j'emboitai le pas. Il arriva devant sa porte. Je le vis s'engager dans un vestibule obscur, et quand j'y pénétrai moi-même, j'entendis son pas dans l'escalier. C'est au second qu'il habitait. Il atteignit le palier, sonna... Alors, vite, avant que la porte aussitôt ouverte ne se refermât entre nous, je criai, d'une voix qui s'efforçait d'être amicale, mais que l'émotion étranglait :

— Eh ! Louis ! Je te rapporte ta casquette.

Mais, en retour, du haut des deux étages, tombèrent sur mon pauvre espoir ces mots écrasants :

— C'est bien. Pose-la chez la concierge ! ¹



(1) Ma déconvenue ne fut que de courte durée. Le surlendemain un entretien pressant y mit fin, qui fut suivi de beaucoup d'autres.